

qui lui était échu, et ses travaux eussent suffi à en illustrer un autre. Sa *Normandie inconnue* est un livre plein de renseignements très-précieux et très-neufs sur Jersey; ses articles politiques publiés à près de vingt ans d'intervalle, dans *L'Événement* et dans le *Rappel*, se distinguaient, dans l'œuvre hâtive de la presse quotidienne, par leur large allure, qui décelait un esprit élevé et méditatif.

Mais son œuvre durable, à laquelle il a consacré la meilleure part de sa trop courte existence, c'est cette admirable traduction de Shakespeare qui a été pour le public français une véritable révélation et qui a rendu aux plus lettrés un signalé service. François-Victor Hugo ne s'est pas contenté de traduire les œuvres authentiques du maître avec une fidélité rigoureuse et une conscience dont on n'avait pas encore approché: il a étendu ses études aux œuvres dont l'origine est plus douteuse et aux chroniqueurs dont le grand Will a emprunté, pour les transformer, les récits peu connus. Il avait joint à chacune des pièces traduites, une étude très-complète, pleine d'aperçus ingénieux et de renseignements rassemblés avec beaucoup de patience et de sagacité.

Après l'achèvement de cette œuvre considérable, il avait étendu ses investigations aux précurseurs de Shakespeare, et sa traduction du *Faust* de Marlowe nous faisait attendre toute une nouvelle et longue exploration à travers la vieille littérature anglaise. Il a eu du moins la consolation d'achever son entreprise principale; car son Shakespeare a toute la valeur d'une belle œuvre originale.

Le voilà pourtant venu, au bout de plus d'un demi-siècle de lutttes et de triomphes, ce malheur, le plus grand qu'eût jamais entrevu l'imagination épouvantée du poète: « la maison sans enfants. »

On lit dans le *Gaulois* :

M. François-Victor Hugo est mort presque subitement, dans l'appartement qu'il occupait à Paris, rue Drouot, 20.

Atteint depuis quelques années d'une maladie de la moelle épinière, compliquée, dit-on, de phthisie, il était revenu récemment d'un voyage en Italie, conseillé par les médecins, et sa santé avait paru un instant s'améliorer. Le mal avait d'ailleurs fait des progrès rapides, car nous nous rappelons avoir vu M. François-Victor Hugo, en 1871, aux obsèques de Théophile Gautier, et rien n'annonçait un malade chez cet homme d'apparence robuste, corpulent, actif, et très-jeune encore, car il n'avait guère plus de quarante ans quand la mort est venue le surprendre.

Au moment où la mort l'a pris, il achevait de corriger les épreuves d'un livre, — politique toujours! — laissé par son frère Charles: *les Hommes de l'exil*. Il n'a pas eu le temps d'en revoir la dernière feuille. La mort est venue, presque foudroyante, car au moment où Victor Hugo prévenu en toute hâte, montait précipitamment l'escalier pour dire un dernier adieu à son fils, François-Victor Hugo rendait le dernier soupir.

O TEMPS!

Encore un spectacle qui vient de finir, un drame qui vient de se jouer. Le rideau est tombé, 1873 a disparu; il s'est évanoui dans les coulisses mystérieuses et profondes du passé. Une année de plus dans le gouffre des âges, dans l'abîme de l'éternité.

*Omnia fert etas!* a dit Virgile, le temps emporte tout. Cette grande vérité a été, est, et sera toujours pour l'homme un vaste sujet de méditation; et si parfois il arrive que perdu, noyé, abîmé dans les affaires de la vie matérielle, ou acharné à la poursuite de quelque néant, car tout ici est néant, il dévie un peu de la fin pour laquelle il a été créé, il trouvera toujours moyen de reconnaître à l'heure et de s'arrêter à propos, tant qu'il gardera au fond de son âme cette grande vérité: *Omnia fert etas*, le temps emporte tout. Oui, si l'homme ruine, use, détériore tout ce qu'il touche, le temps, lui, détruit et efface tout ce qui se trouve sur son passage, *homo men lax, tempus mendacior*. Cette sentence est écrite partout et sous mille formes.

Ici, c'est une grande nation, puissante, riche, fière, indomptable, guerrière, vaillante et prospère dont il ne reste plus rien, si ce n'est une tombe, un sépulcre, un mémorial sur lequel on lit ces mots: *omnia fert etas!* Hélas! on a bien raison de dire que quelque part que l'on porte ses pas, on marche sans cesse sur des ossements ou sur des ruines, nous foulons partout des cadavres.

Là c'est une ville, une ville fameuse, une cité reine, peuplée, puissante, formidable, souvent réputée inexpugnable, renfermant tout en elle, quelquefois même tout un monde, et tenant dans sa main la balance de l'univers; c'est Babylone, c'est Tyr, c'est Carthage, c'est Athènes, c'est Sparte, c'est la ville des Romulus, des Numa, des Césars et des Constantin, c'est le colosse romain qui périclité, agonise et meurt, et qui, après avoir tenu le monde sous son talon gigantesque, après avoir englouti l'univers est à son tour englouti.

Secouez ces cendres illustres, remuez et fouillez ces ruines fameuses, soufflez sur la poussière que les siècles ont amassée sur tant de monuments impérissables, regardez au frontispice du vieux Capitole romain, maintenant ruineux, vermoulu et tombé dans une mortelle décrépitude, vous y lirez ces mots: *Omnia fert etas!* le temps emporte tout. Toute l'histoire du genre humain, toute sa philosophie est dans ces lignes.

Prenons, un à un, les potentats, les rois, les empereurs, les plus grands conquérants; prenons Périclès, Alexandre, Annibal, Scipion, Pompée, César, Charlemagne, Louis XIV et l'ogre de Corse, Napoléon 1er, que reste-t-il maintenant de ces aigles de la gloire: un peu de fumier, de la pâture pour les vers. Le temps emporte tout!

Toute chose finit ici-bas et finit tristement. Il n'y a pas d'homme, si grand et si illustre qu'il fût, qui n'ait eu son St. Hélène; il n'y a pas de puissance, de trône, d'empire qui n'ait eu son Waterloo! Toujours, c'est une ruine vivante qui succède à une ruine mourante. En naissant, l'homme est au commencement de sa fin; en mourant il est à la fin de son commencement. Ce sont là, lecteur, les réflexions que j'ai faites en disant un dernier adieu à l'année qui vient d'expirer.

Le silence règne partout. Un bruit incertain, douteux vient de se faire entendre là-bas dans le lointain; l'univers a prêté une oreille attentive: qu'est-ce donc? Puis l'air nous a apporté aussitôt dans ses ondulations sonores la note argentine d'une cloche... un... deux... trois, quatre... Minuit! minuit vient de sonner au cadran poussiéreux d'un vieux temple, le temps a fait un pas, 1874 est apparu. Soudain trois fantômes symboliques ont surgi sur la scène: le premier portait sur son

front cette inscription: *sic transit gloria mundi*, c'était le Passé; sur le front du second était écrit ce mot: *travail*, c'était le Présent; sur le front du troisième, on y lisait: *espérance*, c'était l'Avenir. Puis tout s'est effacé! 1873 a disparu pour donner place à 1874. Une unité de plus dans l'éternité, hélas! c'est bien peu.

Le nouvel an est une époque remarquable: je crois que c'est la seule chose qui ne vieillisse pas et qui, à force de se répéter, ne tombe pas dans l'insignifiance. On trouve cela toujours nouveau; on a toujours hâte de voir arriver le 1er Janvier. Pourquoi? Personne le sait. A cette heure, on dirait que le monde se rajoint. Et pourtant le vieux genre humain, tout tremblant de vieillesse aujourd'hui, tout décrépité d'années, est assurément bien loin de retourner à son jeune âge, à son adolescence. Oh! le monde est vieux, bien vieux! et sa vieillesse, comme il arrive chez toutes les espèces, est à la veille de le réduire à la plus déplorable stérilité. Autrefois on voyait de grandes choses; aujourd'hui tout est ordinaire, tout est petit, sauf quelques rares exceptions. On dit que l'aigle, qui vit à un âge excessivement avancé, a pour habitude, quand il est devenu vieux et cassé, de se ruier avec violence contre les rochers, contre les arbres, pour dépouiller son vieux plumage; alors il recouvre son éternelle jeunesse, et, de nouveau plein de force et de vigueur, il s'é élance dans les airs, et ose encore regarder le soleil en face. Puisse-t-il en être ainsi pour le monde.

Une année qui finit, c'est un crépuscule qui baisse; et une année qui commence, c'est une nouvelle aurore qui naît. C'est un monde qui s'en va et un nouveau qui vient. De même que le marin sur mer, l'homme doit au moins une fois l'an établir la latitude et la longitude du milieu intellectuel, moral et matériel sur lequel il vogue et navigue; et le 1er janvier doit lui servir de méridien.

Avec l'année qui fuit s'en vont les misères, les angoisses, les amertumes, les déceptions, les déboires et les mécomptes sans nombre, les désenchantements, les illusions froissées et envolées, et les chimères évanouies de la génération passée. Avec l'année qui commence nous arrive un nouveau fonds de chimères, d'illusions, d'espérances, de projets, hasardeux souvent, d'entreprises audacieuses, d'espoirs plus ou moins réels. De tout cela, Dieu sait ce qu'il en adviendra.

Pendant douze mois, douze longs mois le monde, si je puis ainsi dire, court, court sans cesse, va et vient, se croise, halete, essoufflé, courbé, flétri, déchiré, meurtri aux roches et aux épines dont est parsemé le triste chemin de la vie, se heurtant sans cesse à mille obstacles, à mille difficultés, chacun, regardant l'avenir, se dit: dans un an, je veux avoir fait telle chose, je veux avoir accompli telle œuvre, terminé telle entreprise, réalisé tel projet, acquis telle fortune. Puis l'an révolue, on s'aperçoit, hélas! qu'on a à peine parcouru le quart du chemin qu'on avait embrassé; alors on s'agitte, on s'ébraule de nouveau avec une ardeur nouvelle, avec un courage rajeuni, retrempe, et le monde de marcher, et la boule de rouler. C'est là la vie qui peut se résumer en trois mots: naître, souffrir et mourir, *nasci, pati, mori*.

Ici, pour localiser, c'est l'avocat, obsédé sans cesse par le cauchemar de ce qu'on appelle, son avenir, qui se rend en toute hâte à son bureau, se brochant, chemin faisant, une carrière aussi brillante, aussi belle, aussi radieuse, que possible et comptant, dans son âme et conscience, sur une clientèle qui rarement l'accable et le fatigue. Car, soit dit en passant et cela malheureusement, la clientèle, c'est le flux et le reflux de l'océan, c'est la marée montante et la marée descendante, c'est la neige qui fond aussi vite qu'elle, vient: généralement il nous part autant de clients qu'il nous en arrive. Ah! il faut le dire, la profession d'avocat est une perplexité continuelle; cet état n'est guère plus calme, plus tranquille que celui du boursier épiant constamment la hausse et la baisse, que celui du chasseur à l'affût, que celui du pêcheur qui attend que le poisson donne. Il est bien vrai de dire que l'avenir, le succès d'un chacun repose toujours sur un: peut-être.

Là c'est le commerçant qui suit avec une anxiété vertigineuse les fluctuations du commerce, qui compte, recompte, suppute, calcule, et demande chaque matin à la science mathématique, à l'art des nombres, le secret de faire prospérer et grandir son négoce, et qui le soir, se couchant au sein de la prospérité, de l'abondance et de la fortune, se lève un bon jour aux portes de l'effroyable banqueroute, l'épouvantail du négociant. C'est en core l'agriculteur, le pauvre agriculteur, qui au printemps a semé avec bon espoir, comptant sur un climat favorable, sur une température égale, et qui au moment de la moisson, a vu son grain gâté par le *niel*, mangé par les insectes, noyé avant maturité par la pluie, ou bien mort et brûlé dans sa racine par suite d'une trop longue et trop ardente sécheresse.

Enfin pour tout le monde, ce n'est, à tout prendre, que fatigue continuelle, que travail incessant, que labeurs pénibles, chacun poursuivant avec acharnement et souvent avec angoisse, par mille voies différentes, une fortune rétive et rebelle, un objet qui sans cesse lui échappe.

Il est bien juste, n'est-ce pas, qu'il y ait dans l'année tout au moins une heure de relâche et de cesse, un jour de repos et d'oubli, une interruption dans le travail, une halte dans la marche. Et ce n'est pas sans nécessité. Ces pauses sont absolument nécessaires, ne serait-ce que pour diversifier et chasser la monotonie et l'uniformité, autrement l'esprit tomberait dans l'ennui, dans l'impuissance, dans le dégoût et dans l'ineptie. Continuellement en face des complications et des calculs, l'intelligence ne pourrait suffire, et comme au corps, il lui faut aussi du repos.

Tout ici-bas est vicissitude! Et celui qui en doute n'a qu'à regarder le monde, spécialement l'Europe, voire même le Canada.

Depuis un an il s'est passé en Canada de très belles choses; l'enceinte de notre Parlement fédéral a retenti d'une éloquence nouvelle, d'une éloquence vraiment cicéronienne. On en est même presque venu sur le point de lancer le formidable *quous-que tandem abutere*. Certes, on peut dire qu'on a assisté à de belles luttes, de beaux combats, luttes amicales, combats pacifiques d'idées contre idées, de principes contre principes, de systèmes contre systèmes. Finalement, au milieu des éclairs et des tonnerres, à travers le bruit et le cliquetis des armes, une voix forte, véhémence et pénétrante s'est fait entendre; et l'Hon. Huntington a prononcé la condamnation de l'ex-ministère Macdonald, puis bientôt après, un craquement formidable éclata, en long soupir traversa les airs et il nous annonça que le gouvernement tory n'était plus. *Deprofundis*. Rien n'est stable sous le soleil a dit le sage Salomon, *nil permanens sub sole*. C'est bien vrai!

D'un autre côté si l'on jette un regard au delà de l'océan, on ne peut que s'attrister profondément. L'Europe est malade languissante et flétrissée. Les caractères distinctifs du continent

à cette heure, est l'incertitude, le provisoire, la perplexité, l'indécision et l'imprévu. Trois idées agitent l'Europe, trois principes s'y combattent: la monarchie, la démocratie, le socialisme. La monarchie s'en va, et comme l'arbre séculaire, elle incline lentement, elle tombe de décrépitude et de vétusté, et il est fort à craindre que dans sa chute, elle n'accumule sous elle des cadavres et des ruines. Le vent de la liberté souffle de par le monde, celui de la licence, aussi; et fasse le ciel que les sociétés aient assez de lumières pour ne pas s'y méprendre et donner dans le piège.

Si la monarchie est mourante, la démocratie, elle, gagne du terrain chaque jour, et certes, si l'on tient compte des événements, si l'on suit de près la marche des choses, et l'on saisit la logique des faits, on est autorisé à dire que l'esprit démocratique, que le dogme républicain est prépondérant en France et s'implante déjà presque chez toutes les races latines. Est-ce un bonheur, est-ce un malheur? Dieu le sait. Un fait certain, c'est qu'il est très difficile de prévoir l'issue de cette lutte. Du reste, de nos jours on ne peut plus s'appuyer sur les règles de l'analogie; il n'y a plus maintenant deux choses qui se ressemblent; la déduction et l'induction sont des vains mots, la philosophie se démontèle et est frappée d'une certaine myopie qui fait qu'elle ne voit plus dans l'avenir; l'état passé est démenti par l'état présent, tout est noir dans l'avenir, tout est changement, tout est révolution, tout est variable à l'infini et cela du soir au lendemain. Ceci, a lieu surtout en Europe, et je ne sais trop si on ne doit pas croire Veulliot, lorsqu'il dit, en parlant de la France, que le plus beau pays du monde est devenu le plus vaste maison de fous qui soit au monde, et la plus mal tenue.

Un auteur très célèbre avait bien raison de dire: « L'Europe est un volcan dont le cratère est en France. » Cela n'est que trop vrai. La France est-elle agitée, tout l'Europe l'est aussi; la France est-elle en révolution, toute l'Europe l'est aussi; la France est-elle impie, toute l'Europe s'en ressent; et j'irai plus loin, si la France se maintient républicaine, toute l'Europe deviendra républicaine. L'Espagne nous en donne un exemple.

Voilà ma petite revue annuelle. Vaile qu'elle vaile. Lectrices et lecteurs, ce sont là mes éternelles. C'est bien peu, mais enfin on ne donne que ce qu'on a. « Donnez peu, mais donnez mieux, » dit le proverbe. C'est ce que j'ai voulu faire.

Maintenant, lectrices et lecteurs, je vous souhaite trois choses: la santé, la fortune, et la sagesse d'un Salomon.

EDOUARD COUILLARD.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

La journée du 25 juin ne se termina pas sans que ma présence fut connue dans le voisinage, et le soir je vis arriver les amis du capitaine B., avec lesquels j'avais passé une veillée si intéressante l'hiver précédent.

La conversation s'engagea d'abord sur des sujets plus ou moins indifférents et nous allions aborder les questions agricoles lorsque le capitaine nous interrompit. « Avant de parler d'agriculture, dit-il, permettez-moi de vous passer un verre d'une liqueur fabriquée avec le jus de mes pommes. Je n'ai pas pour habitude de garder dans ma maison, et encore moins de prendre ou d'offrir à mes amis de ces boissons fortes dont le commerce inonde malheureusement nos campagnes; mais j'espère ne blesser personne en présentant un produit de ma ferme, préparé par moi-même et conséquemment libre de tout principe nuisible, de toute falsification dangereuse. »

L'offre fut acceptée unanimement et quelques instants après notre hôte remontait de la cave avec ses bouteilles de cidre; et les bouchons sautaient au plafond avec une détonation capable de faire croire à la présence du meilleur champagne. Chacun trouva la boisson si excellente qu'elle devint l'objet d'un assez long entretien. On parla de la manière de fabriquer et conserver le cidre, du choix des pommiers, etc., etc.; le capitaine répondit à plus d'une question et vanta beaucoup un certain ouvrage français dans lequel tout ce qui a rapport au cidre est longuement et minutieusement expliqué.

Le cidre, disait-il, devrait être substitué à toutes les autres boissons en usage dans ce pays. C'est la classe agricole surtout qui devrait se faire un devoir de ne pas en consommer d'autres. Qu'é de millions de piastres sont gaspillés chaque année en achat de spiritueux qui ruinent la santé en même temps que la bourse, engendrent et développent l'ivrognerie. Si cette terrible passion fait aujourd'hui tant de ravages, c'est dû en grande partie à l'absence d'une boisson aussi économique, aussi agréable et aussi peu excitante que le cidre. La plupart des ivrognes commencent à boire pour se conformer à une espèce de mode qui règne dans ce pays. On boit du whisky, ou autre liqueur empoisonnée, d'abord pour faire comme les autres; on va voir un ami, la mode veut que cet ami offre un verre du liquide infernal, et ce ne serait pas jolli de refuser; l'ami rend sa visite, il serait froissé s'il n'était pas l'objet de la même politesse; c'est ainsi que ce funeste usage devient une école d'intempérance. Avec le cidre les mêmes inconvénients ne se présenteraient pas. Le cidre n'agit pas sur les nerfs comme les spiritueux, il ne provoque pas comme eux cette passion, ce besoin irrésistible que les buveurs d'alcool finissent par contracter.

Je voudrais donc que le whisky fut à jamais banni de nos demeures, et d'en offrir à quelqu'un fut considéré comme une insulte. Je voudrais que tout cultivateur eût son verger et fit sa provision de cidre. Outre les quelques gallons qu'il pourrait vendre à la ville, il en tiendrait constamment dans sa cave pour l'usage de sa famille et pour la réception de ses amis. Un verre de cette délicieuse boisson pris pendant le repas active la digestion, fortifie la santé, entretient la galaté de l'esprit et la fraîcheur du tempérament.

Avec la fabrication du cidre qui deviendrait notre liqueur nationale, il ne resterait qu'à prohiber la vente des spiritueux pour bannir cette plaie de l'ivrognerie qui menace de se généraliser de plus en plus. En additionnant ce qui s'est consommé inutilement de boissons enivrantes depuis 20 ans dans notre Province on trouverait une somme suffisante pour offrir une fortune à la moitié des canadiens émigrés aux États-Unis, et pour acheter en outre tous les instruments perfectionnés dont nos cultivateurs ont tant de besoin.

L'abolition du trafic des liqueurs fortes serait à désirer, n'aurait-il pour effet que de sauvegarder la dignité des électeurs pendant les élections. C'est réellement honteux et dégoûtant de voir l'influence réelle que le whisky exerce sur le résultat des luttes électorales. Un électeur qui respecte sa position ne devrait jamais accepter un seul verre du candidat ou de ceux qui le représentent. L'électeur est un juge appelé à se prononcer sur les questions les plus graves, de sa bonne ou mauvaise décision dépend le sort du pays; il devrait donc poursuivre ses